

prête ne lui appartiennent pas : ce sont des facéties traditionnelles. Voici ce qu'il est dit de ce prince dans le conte des *Deux Présents* : « Henri IV était un roi haut d'une toise, gros à proportion, fort comme un bœuf et hardi comme César. Il faisait beaucoup d'aumônes et n'aimait pas les intrigants. Avant d'aller s'établir à Paris ce roi demeurait à Nérac ; et il avait toujours près de lui Roquelaure, qui était l'homme le plus farceur de France. » On conviendra que c'est là un souvenir bien altéré. Celui de Napoléon demeure plus net dans le beau conte des *Sept Belles Demoiselles*. Un gars du village de Frandat n'a pas voulu satisfaire à la conscription. Il a sifflé son chien et s'en est allé avec son fusil dans les bois. Il y vivait depuis sept ans, quand, une nuit de la Saint-Jean, il entendit, caché dans un saule creux, les sept belles Demoiselles qui savent tout chanter en dansant : « Napoléon a fini de faire bataille contre tous les rois de la terre. Ses ennemis l'ont emmené prisonnier dans une île de la mer... La paix est faite. A Paris, le roi de France est retourné dans son Louvre. »

Ayant ouï de telles nouvelles, le déserteur sortit du saule creux, passa son fusil en bandoulière, siffla son chien et retourna tranquillement chez ses parents.

Avec Henri IV et Napoléon, je ne vois guère que Rascat, dont le nom soit conservé dans les contes populaires de Gascogne. Ce Rascat n'était ni empereur ni roi. Bourreau de la sénéchaussée de Lectoure avant la Révolution, il devint exécuter des arrêts criminels à Auch et guillotina beaucoup d'aristocrates, pendant la

Terreur. Puis il vieillit en paix dans sa ville natale. M. Bladé nous apprend qu'il vivait d'une très petite pension que lui servirent la Restauration et le gouvernement de Juillet. Il était aussi salarié par la ville comme percepteur, sur le marché, des droits d'étalage.

Henri IV, Napoléon, Rascat, voilà les trois noms que le peuple n'a pas oubliés !

### III

Voilà ce que c'est que d'aller au bois où sont les fées ! On s'arrête à tous les buissons fleuris du sentier, et c'est une promenade qui n'en finit plus. La nôtre aura duré trois semaines. N'en faisons point de plainte. Où peut-on mieux se perdre et s'oublier que dans la forêt chantante des traditions populaires ? Je vous ai donné quelque idée des contes des veillées de Gascogne. Le « scribe pieux » a recueilli aussi les poésies rustiques de la Gascogne et de l'Agenais. Quand on a goûté de ce miel sauvage de la Garonne, il faut bientôt y revenir, tant le parfum en semble pénétrant et fin. Ce qui surprend et charme dans ces chansons de village, c'est le bon style et cette pureté de forme qui se devine dans la traduction littérale. La Garonne marque la frontière de ces bouviers antiques qui chantaient la mort de Daphnis et qu'entendirent Théocrite et Moschus. Je ne sais pas parler la langue de Jasmin et ne le saurai jamais. Mais je



suis bien sûr que telle chanson recueillie par M. Bladé est d'un style pur comme le diamant. Et cette poésie est vivante, associée à la vie des hommes. Elle est domestique et religieuse. Elle chante sur les berceaux, aux festins de noces, dans les travaux des champs, dans les repas funèbres qu'on nomme, aux bords de la Garonne, les « noces tristes » ; elle chante dans toutes les féeries joyeuses ou lugubres de l'Église qui n'ont remplacé lentement, insensiblement les cérémonies des païens que parce qu'elles correspondaient, comme l'ancien culte, aux états de la nature et aux sentiments de l'âme. C'est dans le recueil de M. Bladé que j'ai trouvé les noëls les plus charmants. Ils ont la grâce antique, et, quand ils se rencontrent par le sentiment avec les noëls de notre France du Nord, ils l'emportent par la forme. Y a-t-il, par exemple, rien de plus exquis que ces deux quatrains sur l'enfant Jésus à Bethléem ?

Il est dans la crèche,  
Couché tout du long.  
Dans le ciel les anges  
Jouent du violon.

Le bœuf et la mule  
Lui respirent dessus.  
Voilà le réchauffement  
Du divin Jésus.

Ces poésies populaires de la Gascogne sont infiniment variées de ton et de manière. Les unes gardent la sécheresse gracieuse d'une épigramme de l'*Anthologie*, les autres, d'un mysticisme à la fois puéril et raffiné, n'ont point de sens et pourtant sont charmantes. Ces dernières

nous offrent cet intérêt particulier, qu'elles semblent avoir voulu exprimer l'inexprimable, dire l'ineffable, ce qui est précisément l'idéal de la poésie symbolique, le but de l'art nouveau et futur, à ce que j'ai pu comprendre en lisant M. Charles Morice, qui, par malheur, ne veut pas toujours que je le comprenne. Je citerai comme un exemple de cette poésie instinctive le « petit *Pater* » que récitent les femmes d'Agen, pour gagner le ciel :

Notre Seigneur s'est levé,  
Par neuf chambres il est passé,  
Neuf Maries il a trouvé.  
— Neuf Maries, que faites-vous ?  
— Nous baptisons le fils de Dieu.  
— Neuf Maries, que portez-vous ?  
— De l'huile, du chrême et le saint rosier.  
Sous cet arbre, les fleurettes  
N'ont ni ombre  
Ni couleurs  
Sombres.

Notre Seigneur est monté sur l'escalier de Dieu,  
Pleuré sur terre des morts et des vivants.  
Un angelot de Dieu.

Ce petit *Pater* a été condamné par l'Église comme entaché de superstition et d'idolâtrie. Il ne m'appartient pas de le défendre au point de vue de l'orthodoxie. Mais j'en aime la douce poésie, le candide mystère et, si j'ose dire, l'obscurité blanche. Il me semble qu'un mysticisme hétérodoxe autant que sincère n'a rien inspiré de plus aimable au symboliste fervent, au jeune mage, à l'auteur des *Lis noirs*, M. Alber Jhouney.

Je ne puis me défendre de suivre un moment encore cette veine mystique, et il faut que je cite une *Com-*



*plainte de Marie-Madeleine*, la perle de ce bijou de village, de ce saint-Esprit, dont M. Bladé a monté les pierres, comme un bon joaillier.

— Marie-Madeleine,  
Pêcheresse de Dieu,  
Pourquoi avez-vous péché?  
— Jésus, mon Dieu Jésus,  
Je ne me connais aucun péché.

— Marie-Madeleine,  
Sept ans dans les montagnes  
Vous irez demeurer.  
Au bout de sept années,  
Elle se retira.

Marie-Madeleine  
S'en va dans les montagnes.  
Sept ans elle y a demeuré.  
Au bout de sept années,  
Proche d'un ruisseau elle s'en va.

Marie-Madeleine,  
Les mains au courant de l'eau,  
Les mains s'en va se laver.  
Quand elle se les a lavées,  
Elles les admire.

— Marie-Madeleine,  
Sept ans dans les montagnes  
Vous reviendrez demeurer.  
— Jésus, mon Dieu Jésus.  
Tant que vous voudrez.

Marie-Madeleine,  
Au bout de sept années,  
Jésus l'alla trouver :  
— Marie-Madeleine,  
Au ciel il faut aller.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette belle adorante qui lave ses mains blanches dans les ruisseaux des saintes solitudes. On la retrouve en Provence, en Catalogne,

en Italie, en Angleterre, en Danemark, en Suède, en Norvège, en Allemagne et chez les Tchèques. Je reçois en ce moment même un savant et élégant travail de M. George Doncieux sur le cycle de Marie-Madeleine<sup>1</sup> et j'apprends que ce travail n'est qu'un chapitre d'un ouvrage inédit, que nous aurons plaisir à lire et à étudier.

Il faut prendre congé de M. Jean-François Bladé et nous confier à un nouveau guide, M. Albert Meyrac, qui nous attend à l'autre bout de la France, dans les sombres Ardennes.

## IV

## ALBERT MEYRAC

M. Albert Meyrac est journaliste; il dirige à Charleville le *Petit Ardennais*. C'est là, sur la Meuse, qu'après avoir lu les livres de M. Paul Sébillot touchant le folklore breton, il résolut de recueillir le premier les traditions, les coutumes et les légendes du département où la politique l'avait attaché. Il se mit à l'œuvre ardemment, avec cette agilité d'esprit que développe la pratique du journalisme quotidien. Il alla dans les villages, interrogeant les anciens et les anciennes. Ce n'était pas assez. Il fit appel à toutes les bonnes volontés, et sa feuille porta cet appel dans toutes les localités du départ-

1. Vannes, 1891, in-8°. (Extrait de la *Revue des traditions populaires*.)



tement. Les instituteurs surtout furent empressés à répondre. Leur secours lui fut sans doute très utile. Mais, en général, l'instituteur n'est pas l'homme qu'il faut pour recueillir les traditions populaires. Il manque de simplicité. Il est enclin à embellir, à corriger. Quelque soin qu'il ait pris pour se défendre contre le zèle de ses collaborateurs, M. Albert Meyrac a admis dans son recueil plus d'un récit dont le style rappelle moins le paysan que le magister.

Dans telle et telle légende, l'arrangement est visible. C'est un inconvénient que les plus habiles collecteurs des traditions orales n'évitent pas toujours. Il n'est même pas si facile qu'on croit d'obtenir une copie fidèle d'un vieux texte. M. Amélineau en sait quelque chose. Étant allé chercher dans les couvents grecs de l'Égypte des documents sur l'histoire des solitaires de la Thébaidé et de Nitrie, ce savant y fit de belles et abondantes découvertes. Il trouva notamment dans un monastère un texte ancien et précieux qu'un jeune Copte se chargea de copier sans rien omettre. Ce Copte était très intelligent; son travail terminé, il le remit à M. Amélineau :

— Maître, dit-il avec un sourire de satisfaction, vous serez content de mon œuvre. J'ai fait mieux encore que je n'avais promis. J'ai corrigé dans le style tout ce qu'il y avait de rude et de vieux. J'ai remplacé, autant que je l'ai pu, les sentences antiques par d'autres plus ingénieuses. Vous croirez, en lisant ma copie, lire un livre nouveau.

M. Meyrac, qui a la première vertu du traditionniste, je

veux dire la défiance, sait mieux que personne le danger des intermédiaires. Mais il en avait besoin. Sans collaborateurs son livre n'aurait pas été achevé en deux ans.

Nous pourrions l'attendre encore dix ou vingt bonnes années, et ce serait dommage, car, tel qu'il est, il est très utile et très intéressant. Je l'ai lu, pour ma part, avec le plus grand plaisir.

Ce vaste plateau, couvert de landes et de forêts, coupé de gorges profondes, où les dents rouillées des rochers percent le feuillage sombre, ces ossements nus de la terre, les *rièzes* de Rocroi, ces grandes eaux dormantes qu'ils appellent des *fagnes*, toute l'Ardenne, enfin, disparaissait autrefois sous les taillis de cette immense et noire forêt, étendue de l'Escaut au Rhin. Sa nature a formé ses légendes; ses traditions sont des traditions sylvestres. On y voit passer des chasses fantômes; on y entend le *taïaut*, *taïaut*, du piqueur diabolique. Diane y régnait avant saint Hubert. Cette Diane ardennaise n'avait pas la svelte majesté que l'art de la Grèce et de l'Italie sut donner à la sœur d'Apollon.

Elle était sauvage comme ses fidèles. Les dieux ont coutume de ressembler à ceux qui les adorent. Dans le village d'Eposium, aujourd'hui Carignan, son image se dressait énorme et monstrueuse. Elle était encore debout au temps des fils de Clotaire, quand un diacre lombard, nommé Vulfäi ou Valfroy, vint évangéliser la contrée.

C'était un homme d'une grande vertu. Ayant vu les gens d'Eposium suspendre des guirlandes au pied de l'image sacrée et danser des rondes en chantant des



hymnes, il entra dans une grande colère. Ces hymnes surtout lui parurent abominables. On ne les connaît pas. Mais on peut croire qu'il les jugeait avec trop de passion. Quoi qu'il en soit, il s'éleva avec force contre le culte de la Vierge ardennaise. Il était éloquent. D'ailleurs, il y avait déjà beaucoup de chrétiens à Eposium; il décida une petite troupe d'hommes résolus à venir avec lui renverser l'idole. Ils la tirèrent à terre péniblement par des cordes, en faisant des prières. Elle s'écroula. Et, comme il était plein de foi, il connut que c'étaient les prières et non les cordes qui avaient opéré. Saint Valfroy se fit ermite après son apostolat et résolut de mener une vie singulière. A l'exemple de saint Siméon Stylite, il fit dresser une colonne sur laquelle il demeura pieds nus tout l'hiver, en sorte que ses ongles tombèrent plusieurs fois. Ainsi périt la Diane ardennaise. Saint Hubert devint après elle le patron de la forêt. Hubert était un chasseur infatigable. Comme il chassait le vendredi de la semaine sainte, il vit un grand cerf qui portait entre ses bois une croix d'or. La bête miraculeuse parla et lui dit :

— Hubert! Hubert! poursuivras-tu toujours les bêtes de la forêt. Et le plaisir de la chasse te fera-t-il oublier le soin de ton salut?

Voilà le merveilleux tel qu'il est sorti de la forêt. L'étang, le marais ou *fagne*, a produit les aneuquins et les lumerettes, qui, pareils à des feux follets, dansent la nuit devant les voyageurs égarés et les entraînent dans les joncs, où ils se noient. Les Ardennes ont aussi

des fées. Ce sont des fées villageoises, qui filent la toile, font la galette et lavent le linge au bord de la rivière comme des paysannes. Il résulte des recherches de M. Albert Meyrac que la sorcellerie était fort pratiquée dans la contrée et qu'on y faisait beaucoup le sabbat. Les sorcières y allaient, selon l'usage général, sur un manche à balai ou changées en poules noires. Là, comme ailleurs, les sorciers n'avaient qu'à se frotter d'une certaine pommade en prononçant des paroles magiques pour se métamorphoser en chat ou en poule. M. Meyrac a noté les superstitions qui subsistent encore. Le paysan ardennais garde toujours son antique confiance à la *sagneuse* qui guérit par des signes de croix, et il n'est pas près de renoncer aux remèdes des rebouteux et des sorciers. Il n'a pas perdu tout souvenir des animaux fabuleux qui peuplaient l'Ardenne légendaire. Il lui souvient particulièrement du mahwot, qui est gros comme un veau et fait comme un lézard. Caché dans la Meuse, il n'en sort que pour annoncer les malheurs. On a vu le mahwot en 1870.

Je m'arrête à regret. J'aurais beaucoup à philosopher sur le livre de M. Albert Meyrac, s'il m'en restait le loisir. Mais la nature de ces causeries ne souffre pas qu'on épuise les sujets. Nous avons déjà beaucoup devisé de chansons rustiques et de contes populaires. A ceux qui nous le reprocheraient trop vivement, nous pourrions répondre par ces belles paroles d'un poète :

« La littérature qui se sépare dédaigneusement du peuple est comme une plante déracinée... »

» C'est dans le cœur du peuple que doivent se retremper



sans cesse la poésie et l'art, pour rester verts et florissants. Là est leur fontaine de Jouvence. »

Ainsi parle M. Émile Blémont dans son esthétique de la tradition, petit livre fort éloquent et plein de philosophie. Et c'est bien parler. Surtout ne condamnons pas les contes bleus au nom de l'art classique. *L'Odyssée* d'Homère, nous l'avons vu, est faite de contes bleus.

## LE R. P. DIDON

### ET SON LIVRE SUR JÉSUS-CHRIST

Restaurés en France, sous la monarchie de Juillet, par un romantique, les dominicains passent chez nous pour les plus artistes des moines et l'on veut, à tort ou à raison, qu'ils aient hérité du père Lacordaire le sentiment du pittoresque, une certaine entente de l'effet, le goût des nouveautés et même une sympathie apparente avec l'esprit moderne. C'est là, sans doute, une impression vague, formée du dehors et du lointain, qui n'est ni tout à fait juste, ni tout à fait fausse. Au fond, rien de plus impénétrable et de plus inintelligible que l'âme d'un moine. La pensée de ces cénobites qui vivent en commun pour mieux goûter la solitude est singulière comme leur vie. Et quand un religieux est mêlé aux affaires du temps, ce qui est le cas de presque tous les grands religieux, le psychologue se trouve en présence d'une des plus rares curiosités morales que l'humanité puisse offrir.